

Institute de Chicago, généreusement financé par John D. Rockefeller, ambitionna d'y travailler. En fin connaisseur des dossiers religieux de l'Orient romain, Ted Kaizer s'acquitte remarquablement de sa tâche : dans un texte très fluide et qui rend justice à l'humour et à l'élégance de la langue de Cumont, T. Kaizer retrace l'évolution de la pensée du savant belge, élaborée au gré des découvertes de terrain ; il circonscrit ses apports conceptuels mais aussi, et c'est là que le texte prend toute sa valeur, précise les dossiers sur lesquels ses positions ont été mises à mal, soit par des découvertes plus récentes, soit par des prises de position parfois radicalement divergentes (par ex. par les travaux de Richard L. Gordon sur le mithraïsme ou ceux de Pascal Arnaud sur le pseudo-« bouclier de Doura »). T. Kaizer évoque par ailleurs le rôle joué par les découvertes de Doura-Europos dans la restitution générale de l'histoire du Proche-Orient par Cumont dans plusieurs textes qui ne sont pas repris dans ce recueil (p. ex. dans son « The Frontier Provinces of the East », dans S.A. Cook, F.E. Adcock & M.P. Charlesworth (Ed.), *The Cambridge Ancient History XI. The Imperial Peace, A.D. 70-192*, Cambridge, 1936, p. 606-648 et 860). Affichant une pleine maîtrise des problématiques et de la bibliographie, ce commentaire historiographique constitue une contribution en soi, particulièrement importante. De son côté, la lecture des articles, notes, communications et recensions de Cumont, logiquement reproduites par ordre de parution, permettent de se remémorer la chronologie et les répercussions des découvertes décisives faites durant ces deux décennies : la représentation peinte du « sacrifice de Conon » et du « sacrifice de Julius Terentius » (1920-1923), les exceptionnelles fresques de la *domus ecclesiae* et de la synagogue datées du milieu du III<sup>e</sup> s. (1932), celles du *Mithraeum* (1934), plusieurs édifices religieux païens, la carte/Périples du Pont-Euxin, les papyrus, parmi lesquels le « *Feriale Duranum* », les inscriptions grecques, palmyréniennes, hébraïques..., moisson richissime qui incitait Cumont à qualifier Doura de « Pompéi du désert ». Armé de l'introduction de T. Kaizer, on relira ces articles avec le plus grand bénéfice, doublé du plaisir de recroiser la langue remarquable de Franz Cumont. Une lecture des plus instructives qui justifie pleinement l'initiative de réédition de ces textes par l'*Academia Belgica*. Le volume est doté d'index : index des auteurs et des termes anciens et médiévaux, index des auteurs modernes et index des lieux géographiques.

Laurent THOLBECQ

Michael BLÖMER & Rubina RAJA (Ed.), *Funerary Portraiture in Greater Roman Syria*. Turnhout, Brepols, 2019. 1 vol. XVII-232 p., nombr. ill. n/b & coul. (STUDIES IN CLASSICAL ARCHAEOLOGY, 6). Prix : 100 € (+ taxes). ISBN 978-2-503-57633-6.

Il était, certes, intéressant de réunir autour de l'équipe du « Palmyra Portrait Project » une dizaine de chercheurs pour faire le point de nos connaissances sur la sculpture funéraire du Proche-Orient romain et lancer quelques pistes d'étude dans un domaine quelque peu délaissé – mais, souvent, faute de documents, il faut bien le constater. Mais n'y avait-il vraiment aucun autre terme à utiliser pour qualifier la zone couverte par les différents articles de ce colloque que celui de « Greater Roman Syria », qui ne correspond à aucune subdivision territoriale antique et pourrait avoir aujourd'hui de dangereuses connotations politiques ? Fallait-il, par ailleurs, si souvent minimiser ce qui a déjà été fait jusqu'ici pour mettre en évidence le côté novateur de l'entreprise

(« Shifting the Paradigms : Towards a new Agenda in the Study of the funerary Portraiture of Greater Roman Syria », p. 5-26) ? Signe des temps, sans doute... Il y a plus d'une génération que l'archéologie classique s'est plus systématiquement ouverte aux provinces de l'Empire romain et que des questions comme celles soulevées par ce colloque ont été régulièrement abordées par les réunions bisannuelles qui se tinrent de Maestricht, Arles ou Mérida à Graz, Veszprém ou Constantza et concernaient précisément ces « Probleme des provinzialrömischen Kunstschaffens », au sein desquels stèles et portraits funéraires ont toujours eu une place importante. Et, s'il n'est plus de bon ton de parler de « centre et périphérie » – à la mode dans les années soixante – et si l'on n'ose quasiment plus prononcer le mot de « romanisation », du moins ne saurait-on négliger de tenir compte de ce qui vint du « centre du pouvoir » et put influencer des traditions locales solidement ancrées dans ces sociétés. Les spécialistes du Proche-Orient gréco-romain savent, mieux que quiconque, ce que l'art de ces régions doit à la permanence d'une tradition urbaine quasiment millénaire, mais aussi comment ces régions ont différemment réagi à ces impulsions extérieures, de la côte à l'intérieur des terres, des villes à la steppe et au désert des semi-nomades et des nomades. De là cette diversité que l'on rencontre, selon les régions, et qu'il était assurément utile de questionner. Les différents exposés sont présentés du nord au sud de la zone envisagée (utile carte des sites pris en compte, fig. 2.1 p. 6) : Antioche (A. U. De Giorgi), Commagène et Cyrrestique (M. Blömer), Zeugma et Hiéropolis (J. Rumscheid), Palmyre (R. Raja, S. Krag), Décapole (A. Lichtenberger et R. Raja), Phénicie (K.-U. Mahler, B. Annan). M. A. Speidel s'intéresse plus particulièrement aux monuments funéraires de soldats, soulignant l'extraordinaire rareté des documents mis au jour dans des villes de garnison comme Zeugma ou Samosate (on eût pu ajouter Raphanée), les monuments mis au jour à Anazarbe ou Apamée étant ceux des corps expéditionnaires dépêchés contre les Parthes et les Sassanides aux II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles et n'ayant, de ce fait, aucun rapport avec les modes et usages locaux (contrairement à ce qui est écrit p. 88 : « Although the types of monuments and the imagery on the gravestones of the deceased soldiers at the military base of Apamea were typical of the period, they also display a number of characteristics that are clear signs of local influence »). Les deux dernières communications élargissent encore le propos : Chr. H. Hallett déplace l'attention vers l'Égypte, les portraits peints et les masques de momies dont il invite instamment et fort à propos à ne pas séparer l'étude ; Sh. Dillon revient sur les stèles portraits de l'Athènes d'époque romaine, minimisant, contre l'avis de D. W. von Moock, l'influence de l'Italie et soulignant combien la ville continue à vivre dans l'esprit et les formes de l'Athènes classique. Dans l'ensemble de ces exposés, le contexte topographique, la relation même des portraits avec le tombeau ne sont jamais oubliés ; mais il est sans doute excessif d'affirmer pour la Décapole, sur la base de ce qui est aujourd'hui connu, que « The grave culture of the region was more introverted than the general Roman tradition » (p. 147). J. Rumscheid, qui dresse un utile catalogue des stèles portraits de Syrie du Nord dispersées par le commerce d'art, distingue très judicieusement les coiffes féminines de Zeugma de celles d'Hiéropolis, ce qui n'avait pas été observé jusqu'ici ; on retrouve là ces variétés locales que j'avais également signalées dans le portrait féminin entre certaines vallées des Alpes (*Porträt und Gesellschaft in der römischen Welt*, 11. Trierer Winckelmannsprogramm 1991, Mayence, 1993, p. 20). Faut-il pour autant

considérer, cependant, que les turbans de quatre monuments qui présentent d'étonnantes ressemblances avec ceux de Palmyre caractérisent de « Palmyrene women, who were buried in northern Syria » ? K.-U. Mahler revient sur la curieuse colonne de Qartaba (Liban) et envisage les parallèles et/ou sources d'inspiration possibles (*kioniskoi* attiques, cippes cylindriques chypriotes, colonnes à consoles d'Apamée et de Palmyre, monuments funéraires distyles de Syrie du Nord et de Commagène) ; un document semble toujours avoir échappé jusqu'ici à cette recherche de parallèles : le tambour de colonne en basalte du Musée national de Damas, inv. C 40 (S. et A. Abdul-Hak, *Catalogue illustré du Département des antiquités gréco-romaines au Musée de Damas*, Damas, 1951, p. 63 n° 19, pl. XXVI.2.a), portant un buste en relief (militaire vêtu d'un *paludamentum* à franges ?), dont l'origine (environs de Homs ou Hauran) semble discutée. On n'oubliera pas non plus, pour le commentaire de ce type de monuments, la remarque de Pline, *Nat. hist.*, XXXIV, 27 : *columnarum ratio erat attolli super ceteros mortales*. Plusieurs œuvres, peu connues ou rarement regroupées dans ce but, voire quasiment inédites augmentent encore l'intérêt de ce volume par ailleurs bien illustré, au nombre desquelles les deux bustes en marbre mis au jour en 2003 dans un hypogée de Tartous et repris dans les communications de K.-U. Mahler et B. Annan valent d'être signalés. La mosaïque (Édesse, Homs, Sidon) et la peinture (Üçgöl au nord-est de Doliché, Palmyre, Tyr, Abila) ne sont pas oubliées, qui ont également livré quelques portraits funéraires. Mais, toutes techniques confondues et n'était Palmyre, l'échantillon, pour l'ensemble du Proche-Orient, est encore bien faible pour autoriser des considérations générales suffisamment fondées. Compte tenu de la concentration des recherches, à Cyrrhus, sur le théâtre et ses abords immédiats pendant des années, comment écrire qu'« In any case, it seems safe to conclude that funerary sculpture was not produced in large quantities in Cyrrhus » (p. 48-49) ? ou, en l'absence même de toute fouille dans une métropole aussi peuplée qu'Alep, que « as in the case of Cyrrhus, it seems highly improbable that funerary sculpture was produced on a large scale » (p. 49) ? voire, à Doliché, qui commence à mieux nous apparaître depuis ces campagnes de fouilles auxquelles M. Blömer lui-même participe, que « there was no market for funerary sculpture » (p. 50) ? Tout cela est bien prématuré. Peut-on, de la même manière, parler de « reluctance to display portraits of the deceased », à Apamée notamment, où « funerary portraits, however, hardly exist » (p. 60), alors que les nécropoles de la ville n'ont été fouillées jusqu'ici que par les clandestins... ? Quelques fragments regroupés au musée, d'autres dans la campagne environnante (base de statue assise, p. ex., *AAAS*, 18 [1969], p. 52-53, fig. 23) semblent indiquer qu'il y eut même de la statuaire funéraire en ronde bosse, comme on en rencontre ailleurs dans le pays. Ces réserves ne doivent cependant pas masquer l'intérêt qu'il y avait à aborder le problème de la sculpture funéraire dans ces régions de manière plus directe et plus systématique ; mais il ne fallait pas en attendre plus que l'état actuel de notre documentation ne peut apporter – certains auteurs en furent d'ailleurs conscients : « acquiring a complete overview is impossible due to the state of preservation and publication » (p. 147). Aussi, comme le reconnaissent les éditeurs eux-mêmes, « there is still a long way to go if we want to achieve an integrated transregional understanding of the trajectories of local funerary sculpture in Greater Roman Syria » (p. 23). – On corrigera quelques erreurs ponctuelles : le sarcophage fig. 2.16 p. 15 n'est pas celui décrit dans le texte, mais un tout autre exemplaire qui ne correspond en rien à la description donnée ; les

« soldats » sacrifiant devant un autel sur deux stèles d'Apamée (p. 88) sont des civils (*salararii*) ; le personnage portraituré par le buste de Bruxelles, Musées royaux d'art et d'histoire, inv. A 1078, ne porte pas une chlamyde, mais un *pallium* ; ce n'est pas un militaire (p. 184), mais un intellectuel, sans doute un philosophe ou un rhéteur. La bibliographie de plusieurs articles, déjà quelque peu pléthorique, renvoie souvent aux mêmes travaux ; il eût été préférable de la regrouper en fin de volume, comme il se fait de plus en plus dans des cas semblables.

Jean Ch. BALTŸ

Francesca MAZZILLI, *Rural Cult Centres in the Hauran. Part of the Broader Network of the Near East (100 BC – AD 300)*. Oxford, Archaeopress, 2018. 1 vol. broché, 200 p., 57 ill. (ARCHAEOPRESS ROMAN ARCHAEOLOGY, 51). Prix : 32 £. ISBN 978-1-78491-954-2.

Le Hauran, vaste région basaltique de Syrie du Sud prise entre la Damascène et les plateaux de Transjordanie, est bien connu des historiens et des archéologues du Proche-Orient pour la richesse de son patrimoine épigraphique et archéologique. De la fin de l'époque hellénistique à l'orée de l'Antiquité tardive, on y connaît notamment un nombre important de sanctuaires ruraux, le plus souvent associés à des communautés villageoises prospères et fortement organisées. Dans ce livre, tiré d'une thèse soutenue à Durham en 2014, Francesca Mazzilli se propose de mener une étude globale et « multi-scalaire » de ces lieux de culte. S'appuyant sur les très nombreuses études consacrées à la région dans les quarante dernières années, elle souhaite tout particulièrement mettre en lumière des aspects que ces travaux auraient, d'après elle, négligés : l'insertion de ces sanctuaires dans leur contexte socio-économique et leur forte interconnexion culturelle avec les autres régions du Proche-Orient. Dans son chapitre introductif, l'auteur commence par présenter une typologie de ces sanctuaires (1.1), mais les sept types qu'elle identifie ne sont pas clairement définis car les critères utilisés (plan des vestiges, état de la documentation, identité de la divinité honorée) semblent varier de l'un à l'autre. Il ne sera d'ailleurs plus question de cette typologie par la suite. L'auteur présente ensuite dans le détail son appareil méthodologique (1.2), qui combine une série de théories et d'approches récentes (signification sociale des bâtiments, globalisation, analyse des réseaux, approche dynamique des religions, analyse spatiale, etc.) censées permettre de dépasser le cloisonnement des études précédentes. Si l'on peut être impressionné par l'ambition des objectifs affichés, on peine parfois à en saisir la cohérence, par exemple lorsqu'il est question de « multidirectional dialectical changing discourse over time derived from different cultures in the Near East » (p. 10). Le chapitre 2 est consacré au contexte géographique et historique. Bien qu'il ne s'agisse pas là du cœur de l'étude, on y déplore une certaine confusion dans la description des régions du Hauran (l'Auranitide est décrite tour à tour comme recouvrant le Jabal al-'Arab ou la plaine de la Nuqra, et la Nuqra est mal positionnée sur la carte 1) ainsi que dans la transcription des toponymes (la *Batanaea* est rebaptisée *Banataea*, et le restera dans l'ensemble de l'ouvrage). D'autre part, dans le long passage que l'auteur consacre aux populations responsables des inscriptions safaïtiques, on peut s'étonner qu'elle remette en question leur caractère nomade, alors que, comme l'a bien montré M. Macdonald (« Nomads and the Ḥawrān in the Late Hellenistic and Roman Periods: